

Zeitschrift: Édicateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 38 (1902)
Heft: 13

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

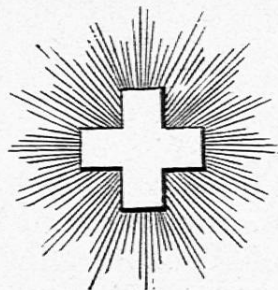
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

Eprouvez toutes choses et retenez
ce qui est bon.

SOMMAIRE : *La traduction dans l'enseignement des langues.* — *La fatigue à l'école.* — *Chronique scolaire : Vaud, Valais, Uri, France.* — *Bibliographie.* — *Le choix d'une profession.* — **PARTIE PRATIQUE :** *Premières leçons sur le verbe et le pronom (fin).* — *Lettres.* — *Coupe : Confection d'un jupon.* — *Variété : Dans nos Alpes.*

LA TRADUCTION DANS L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES

Il est d'usage d'enseigner une langue étrangère au moyen de la traduction. C'est un usage antique et solennel, et mal venu est celui qui prétend s'en passer. Sans vouloir heurter les convictions de personne, nous allons examiner ici le rôle de la traduction et surtout sa valeur au point de vue pratique.

Par *traduction* nous entendons la reproduction fidèle, en langue étrangère, d'un texte donné *en langue maternelle*. Nous la distinguons nettement de la *version*, dont nous ne discuterons ni la valeur ni l'utilité.

La traduction, dans le sens indiqué, se pratique dans le but de contrôler les connaissances acquises dans une langue étrangère et, surtout, d'appliquer les règles apprises. Elle est essentiellement du domaine de l'école, car, dans la vie pratique, personne ne songe à y avoir recours. S'il faut s'exprimer dans une langue étrangère pour se faire comprendre, on le fait directement, tant bien que mal, sans se baser sur un texte préparé d'avance. Il est bien entendu que l'opération instinctive qui se fait dans l'esprit pour arriver à l'énonciation d'une phrase en langue étrangère ne peut pas se comparer au travail lent et réfléchi de la traduction scolaire.

Donc, la traduction, comme application des règles apprises, est exclusivement du domaine de l'école. L'a-t-elle toujours été, c'est-à-dire l'école l'a-t-elle toujours jugée indispensable à l'étude d'une langue étrangère ? Nous pouvons affirmer que la place accordée à la traduction comme moyen d'arriver à la connaissance d'une langue étrangère, n'a pas toujours été aussi large que de nos jours. Même pour l'enseignement des langues mortes, on ne connaissait guère le thème ; celui-ci se trouvait, dès le début, avantageusement

remplacé par les exercices de style et de rédaction dans la langue qu'on allait apprendre. Lorsque Ekkehard entreprit d'apprendre le latin à la duchesse Hedwige, il commença par la lecture de Virgile, et la duchesse l'initia dans la langue grecque en lui faisant répéter la phrase : « Thalassi ke potami, etc. ». A cette époque, il faut le dire, il n'y avait pas de langues mortes. Le thème ne prit naissance que lorsque les langues classiques furent bien mortes. De là, il se glissa dans l'enseignement des langues vivantes, enseignement qui, introduit plus tard dans les programmes, se modela sur celui des langues classiques. Peu à peu, sous l'influence du thème, la conception grammaticales s'est modifiée. L'observation des lois grammaticales devient un ensemble de règles composées uniquement dans le but d'un thème à faire. C'est ainsi que la traduction est devenue un produit artificiel de l'école. La règle *Urbs Roma caput Italiae*, pour n'en citer qu'une entre cent, est superflue au point de vue de la grammaire latine, ou tout au moins devrait être énoncée autrement. Mais les besoins de la traduction en font une recette. Ainsi, la syntaxe latine, admirablement propre à développer le sens grammatical, l'entendement des fonctions grammaticales, si elle est logiquement déduite dans l'esprit de la langue latine, devient un livre de recettes d'après cette formule : « Prenez un sujet au nominatif, un régime à l'accusatif, un complément circonstanciel avec une préposition, un verbe, etc., mêlez le tout, et vous aurez un thème ». On donne à l'élève des règles quand on devrait lui présenter des lois. Jamais, grâce surtout à la traduction, l'élève n'arrive à la conception de ce que c'est qu'une loi dans l'organisation de la langue. Aussi la règle lui paraît-elle quelque chose d'arbitraire, consacré par une autorité, alors que la loi est la nécessité absolue, déduite des phénomènes linguistiques. Le jour viendra où le thème aura vécu, du moins sous sa forme actuelle ; pour le moment, nos petits exemplifient encore avec les reliques respectables des âges passés, comme si la philologie classique et les études linguistiques n'avaient pas fait un pas depuis un siècle.

Ce qui a été, plus encore que leur vétusté, le coup de mort des langues classiques, la règle et le thème, c'est également ce qui tue l'enseignement des langues vivantes. Les langues n'en sont pas mortes, mais à l'école, elle ne traînent qu'une existence lamentable. A l'imitation de l'enseignement classique, dévié, lui aussi, de son but, l'étude des langues vivantes s'est vu enfermée de plus en plus dans une occupation stérile, la traduction, autrement dit, la fabrication des thèmes. Faire un bon thème a paru le comble de la pédagogie. Dès lors, il a fallu composer ces nombreuses recettes dont le code s'appelle, bien à tort, grammaire allemande, italienne, anglaise, etc.

Un thème bien fait peut-il fournir le criterium de la connaissance d'une langue ? Il le fournira sous certaines conditions, il ne l'est pas nécessairement. Les conditions sous lesquelles j'admettrais qu'un bon thème peut constituer la preuve du savoir théorique et pratique sont celles-ci :

1) il faut que le thème soit fait sans dictionnaire ; 2) il ne faut pas qu'on doive fournir à l'élève une soixantaine de mots pour trente lignes de texte (Reitzel, 30 mots ou renvois pour 14 lignes de texte) ; 3) les renvois constants à telle ou telle règle devraient être superflus ; 4) la traduction faite devrait fournir une image fidèle de la façon de s'exprimer dans la langue étrangère ; elle ne doit plus faire sentir l'original. Or, ces conditions ne se trouvent jamais remplies. La dernière est même impossible à atteindre, la traduction mettant une entrave à l'esprit qui s'apprête à penser dans la langue étrangère.

Et lors même que ces conditions seraient remplies, qu'aura-t-on obtenu ? L'élaboration du thème a été longue et pénible, elle s'est faite à l'aide de nombreuses opérations qui rappellent les opérations arithmétiques. Ce travail ne présente aucune garantie d'une compréhension rapide par l'oreille ou d'une facilité quelconque d'élocution. Il ne garantit pas même la rédaction passable d'une lettre, le cas échéant. Mais on aura obtenu une bonne note à l'examen.

Examinons comment se fait une traduction.

Les exemples choisis seront de ceux qu'on trouve dans les recueils de thèmes et dont on peut être sûrs qu'ils ont fait l'objet d'une leçon. « Racine à son fils. Au camp de Namur. Vous avez dû voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mère, combien je suis touché de votre maladie et la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous consoler ». Traduirai-je par : « Sie haben sehen müssen, mein liebes Kind?... » C'est grammaticalement correct, mais ce n'est pas de l'allemand. Un père allemand n'écrit pas dans ce style à son fils. « Wie sehr ich von Ihrer Krankheit gerührt bin ». Même difficulté ! Il faut : « Wie nahe mir deine Krankheit geht ». La peine extrême que je ressens = « wie leid es mir thut. » Dans ces quelques lignes déjà, le maître devra intervenir assez pour qu'il ne reste plus rien à l'élève qu'à aligner ces mots. S'il ne le fait pas, la traduction ne donnera jamais l'idée de ce que serait une pareille lettre en allemand.

Une bonne traduction de ce passage supposerait presque que l'élève eût en allemand les mêmes idées que Racine a si bien su exprimer en français. Or, comme ce n'est guère possible, comme il n'est pas même capable d'écrire en sa langue maternelle une lettre aussi bien tournée, pourquoi lui imposer cette torture dans un thème ?

Prenons un autre exemple. « Comment peindrais-je la nuit qui succéda à cette belle soirée, lorsque après le crépuscule, la lune, brillant seule dans le ciel, versait les flots de sa lumière argentée sur la vaste enceinte des neiges et des rochers qui entouraient notre cabane ? » L'élève habile traduira : « Wie werde ich die Nacht malen, welche auf diesen schönen Abend folgte, als nach der Dämmerung der Mond, der allein am Himmel glänzte, die Fluten seines silbernen Lichtes auf den weiten Umkreis der Gletscher und Felsen goss, die unsere Hütte umgaben ? » C'est correct et pourtant jamais cette phrase ne serait sortie d'une plume allemande. Pou-

vons-nous exiger d'un élève qu'il arrive jamais, dans le cours de quatre ou cinq ans, à bâtir une phrase de ce genre ? En aurait-il même envie de le faire en français, à moins qu'il n'y soit contraint ? Mais alors, que signifie cette gymnastique qui aboutit à des tours de force, à des productions d'athlètes, avant même qu'on ait songé à assouplir les membres ? De même que la gymnastique de nos jours tend de plus en plus à supprimer les exercices violents et à faire l'éducation du corps par des exercices savamment gradués, de même nous devons, dans l'enseignement des langues étrangères, nous borner à donner aux élèves la pleine possession d'un langage simple et facile, débarrassé de toute prétention fausse, de toute complication inutile.

Le thème que nous venons de citer contient, en outre, une série de propositions exclamatives avec *quel*, ce qui n'est pas du tout dans la note du style allemand. Il se termine par cette réflexion : « Quel moment pour la méditation ! » C'est une tournure absolument étrangère à l'allemand, et l'on aura mille peines à rendre convenablement cette idée. Nous le répétons, un exercice de ce genre peut avoir son utilité dans un degré très supérieur à celui d'un collègue, par exemple, avec des étudiants assez avancés en âge et en connaissances pour que l'on puisse refaire avec eux tout le travail qu'il faut pour obtenir une bonne traduction. La moindre phrase allemande, sortie spontanément, librement, vaut bien mieux que ce jeu compliqué et stérile.

Le thème, pratiqué avec mesure, sans retouche et sans complication, peut rendre encore quelques services comme contrôle. Il doit découler d'un texte lu et interprété, traiter les sujets connus. Pour tout le reste, il est avantageusement remplacé par la rédaction en langue étrangère et les divers moyens que nous offre la méthode directe.

Dr H. SCHACHT.

La fatigue à l'école.

La question trop générale du surmenage a fait place, dans la pédagogie allemande, à une recherche plus minutieuse et plus pratique, celle de savoir d'où vient, en quoi se manifeste et de quoi résulte essentiellement la fatigue à l'école pour l'enfant. Le Dr Kemsies dans son ouvrage : *l'Hygiène du travail à l'école*, donne quelques observations pratiques qu'il a recueillies à ce sujet.

Les meilleurs jours de travail de la semaine, dit-il, sont le premier et le second qui suivent un jour de congé. Par suite, ils devraient être choisis de préférence pour les examens, les récapitulations. La fraîcheur physique et intellectuelle recouvrée le dimanche ne tient guère plus loin que le mardi après midi. Ce serait une forte raison, surtout dans les écoles supérieures, pour décharger les autres jours. De même, c'est durant les deux premières heures que l'élève donne son maximum de travail et d'attention. L'après-midi de trois heures consécutives des classes supérieures exige un effort considérable et devrait être placée le lundi. Le programme devrait grouper les différentes leçons d'après le degré de fatigue, de contention d'esprit qu'elles supposent chez l'élève.

Les heures de classe ne sauraient sans inconvénient dépasser le nombre de quatre par jour pour des enfants de dix à douze ans ; pour douze et quatorze ans, cinq heures, ce serait un maximum.

CHRONIQUE SCOLAIRE

VAUD. — **Problèmes d'examen.** Le délégué du district de Rolle a eu parfaitement raison de réclamer une meilleure graduation des problèmes d'examen. Il est grandement à désirer que les questions soient classées par ordre de *difficultés* plutôt que suivant les *années* du programme, car on sait que celui-ci est appliqué diversement suivant les classes. Il n'y a pas de comparaison à établir entre une école de deux ou trois degrés et une autre d'un seul degré, dont tous les élèves, de force égale ou à peu près, peuvent marcher du même pas. Je crois que tout le monde serait satisfait si on présentait un certain nombre de questions (5 ou 6) pour obtenir le chiffre 1 ; le même nombre pour 2, 3, 4. Les maîtres, d'accord avec les Commissions scolaires, choisiraient les problèmes en rapport avec la tâche étudiée et il n'y aurait plus à entendre les récriminations plus ou moins fondées qui ont donné lieu à la réclamation que l'on sait. Il est de toute justice que celui qui enseigne ait son mot à dire. Il ne manque pas de gens qui se moquent des examens et disent à qui veut les entendre qu'ils ne leur attribuent aucune importance.

Ce n'est pas mon opinion, car un examen bien dirigé prouve toujours quelque chose — en mal, parfois — et je crois que cette soi-disant indifférence cache au fond la déception qu'éprouvent ceux qui n'ont pas lieu de se vanter du résultat de *leurs* examens. D'autre part, il est inadmissible que le but de l'examen soit d'anéantir en une heure le travail consciencieux et acharné d'un an. On conçoit qu'il est dur, après un tel encouragement, de recommencer à rouler le rocher de Sisyphe.

Il est bon aussi de constater que, en ce moment, nous ne sommes pas en mesure d'appliquer le programme dans son entier ; il eût été prudent d'attendre que les conditions défavorables où nous nous trouvons actuellement aient disparu, pour réclamer des problèmes officiels ; mais les régents les ont voulus, de quoi se plaignent-ils ? Quand on prend la peine de cueillir soi-même sa verge, on n'a pas le droit de la trouver trop dure !

C. KOHLHEIM.

— **Morale en action.** On nous écrit :

L'autre jour, rue Pépinet, à Lausanne, à 4 heures et demie du soir, un agent avait capturé un coupable ; une nuée d'écoliers a aussitôt fait escorte en criant à tue-tête.

De quel droit les enfants peuvent-ils ainsi dépasser les bornes de la bienséance ?

Ne pourrait-on, en classe, parler de la charité, cette belle vertu qui consiste à ne pas accabler le malheureux qui a failli ?

La pitié ne sera-t-elle pas d'un effet plus salubre sur le cœur du coupable que la curiosité et la malveillance de ceux qui se trouvent sur son chemin ?

UNE ABONNÉE.

VALAIS. — Dans un entrefilet de l'*Educateur* du 22 écoulé, un aimable correspondant fait l'éloge de l'*Ecole libre* de Bagnes, après l'avoir visitée. Deux raisons principales nous engagent à vous adresser les lignes qui suivent :

« Nous tenons tout d'abord à remercier sincèrement l'auteur de l'entrefilet en question pour ses bienveillantes paroles à l'égard de notre école, paroles vraiment charmantes, dont la sincérité contraste fort avec les perfides aigreurs de certaines saintes feuilles valaisannes ; nous devons ensuite rectifier une légère erreur au sujet des punitions.

Que nous ayons réussi, grâce surtout aux excellentes dispositions réunies des enfants et des parents, à proscrire tous moyens d'émulation factice, c'est exact ; quant aux punitions, nous devons à la vérité de dire que nous n'avons pu encore parvenir à les supprimer totalement. Nous tâchons d'orienter nos efforts

vers la réalisation de cette fin heureuse et tout nous laisse croire, jusqu'ici, que nous sommes proches du succès. Lorsque dans une classe de plus de quarante enfants, de tout âge et des deux sexes, on est parvenu à obtenir un travail sérieux et une bonne discipline, en ne récompensant jamais et en n'infligeant que de très rares et très légères punitions, que ces punitions suivent en gravité et fréquence, une marche qui va constamment *decrecendo*, il n'est pas présomptueux de la part des maîtres, de voir là un signe rassurant sur le succès final et une garantie réjouissante qu'il leur sera donné de saluer bientôt l'heure bénie où plus un seul châtiment n'assombrira le ciel bleu d'aucun de leurs jeunes amis, leurs chers élèves. Encore un peu plus de tact et de bonté d'âme de la part du maître et ce sera fait. C'est son désir le plus vivement caressé.

Par contre, une chose vraie, c'est que les parents assument seuls toutes les charges, qu'ils sont pleins de bonne volonté pour améliorer progressivement la situation. En effet, ils cherchent dans la mesure de leurs moyens, à monter l'école d'un outillage conforme aux exigences actuelles et à pourvoir leurs enfants, autant que possible, de livres en rapport avec les principes d'un enseignement rationnel. Mais c'est surtout d'un local convenable, affecté spécialement à cette destination, que notre Société a besoin, aujourd'hui que le matériel strictement indispensable est acquis. Il faudrait bâtir. Mais les moyens ? Le nerf de la guerre manque : Nombre d'associés font déjà l'impossible pour subvenir aux autres frais.

Ainsi la bonnefée qui, selon l'expression du correspondant de l'*Educateur*, contribuerait, au moyen de sa baguette magique, à assurer la vie de notre école, ferait-elle une œuvre méritoire et serait-elle bénie de tous les bénéficiaires, présents et futurs.

Pour terminer, je me permets de remercier encore l'aimable correspondant et de l'assurer de la vive gratitude de tous les intéressés. Je profite de cette occasion pour faire part également, au nom de la même Société, à toutes les personnes qui nous ont manifesté quelque sympathie de tous nos remerciements et de notre entière reconnaissance.

ALPHONSE MICHAUD.

URI. — M. Columban Russi, ancien instituteur à Andermatt, vient de célébrer gaiement son 97^{me} anniversaire. Il a été maître d'école pendant 71 ans.

FRANCE. — **La fin du pot-au-feu.** — Le pot-au-feu est à l'ordre du jour. De tous côtés il est question d'enseignement ménager, à l'école primaire, et d'autre part M^{me} Jeanne Schmalh, une des plus éloquentes théoriciennes du féminisme, vient battre en brèche, indirectement, nos recommandations et notre propagande. Il serait bien inutile que nous prêchions l'enseignement ménager si les femmes acceptaient de suivre M^{me} Schmalh.

Celle-ci, dans une étude économique, brillante et sensée, affirme que la femme moderne ne saurait se confiner dans le voisinage des fourneaux et qu'elle a mieux à faire que d'éplucher des carottes... M. Georges Montorgueil et le *Figaro* résument la thèse de l'apôtre du féminisme par ces mots : « Plus de fourneaux ! » Pourquoi non ! Il n'y a plus de rouet. On disait jadis de dame Honesta : « Elle vécut chaste en filant ». En quoi est-elle moins chaste parce qu'elle ne file plus ? La femme ne file plus parce que les filatures et les magasins lui fournissent à bon compte la toile de ses chemises. Demain, la femme ne cuisinera plus parce que la cuisine toute prête lui viendra du dehors.

La vieille servante classique du foyer bourgeois ne sera plus qu'une physionomie de légende. Nous sommes à l'époque de la confection...

« Autrefois, écrit M. Georges Montorgueil, la dame ne dédaignait pas de veiller au pot-au-feu. Mais elle n'a pas attendu la permission de M^{me} Schmalh pour s'affranchir de ce souci. On ne l'a point dirigée jeune fille vers cette pratique et son entrée en ménage ne l'a pas mise en curiosité de mitonner de petits plats. Ça ne lui dit pas du tout, et d'ailleurs c'est avec une pointe d'orgueil qu'elle s'avoue

aussi peu que possible entendue en cette matière. Elle en fait fi comme d'une occupation très basse qui souille les doigts et avilit l'esprit. Elle a assez à faire dans un autre laboratoire : celui où elle vaque à sa parure. »

Il n'y a plus d'estomac, d'ailleurs ; on a perdu l'appétit, dans la vie agitée que nous menons.

« N'est-ce pas déjà en tant d'endroits la règle, non peut-être au repas entre soi peu varié en ses menus, mais si peu qu'on ait des convives le restaurant ne vient-il pas à domicile ? Où dans la maison moderne, à Paris, pour le moins, s'embarasse-t-on de faire la cuisine pour les amis qu'on a priés ? Les mets sortent de chez le pâtissier qui affiche cuisine pour la ville. »

Peu à peu la plébéienne a oublié ses rudiments culinaires, — à la ville du moins ; — elle s'est mise à vivre et à faire vivre les siens de « portions » prises chez le petit restaurateur du coin. Partout l'on voit l'annonce « à emporter ». Cette annonce se multiplie pour les besoins de la classe ouvrière qui y trouve des facilités appréciables, mais en même temps tout un nouveau mode d'existence. Allume-t-on le fourneau chez soi, c'est quand on n'est pas assez fortuné pour se ravitailler au dehors et qu'on doit s'en tenir au mitonnage hâtif de quelques soupes. Du haut en bas de l'échelle, la cuisine se meurt, la cuisine se meurt, la cuisine est morte ».

M. Montorgueil conte agréablement l'histoire de l'impératrice Eugénie qui, un jour, en visite chez un grand ébéniste du faubourg Saint-Antoine, fut frappée par un si agréable fumet de soupe aux choux qu'elle ne put s'empêcher de demander : « Quelle odeur est-ce là ? »

« Les rois peuvent courir les boutiques, les princes se perdre chez les petites gens, les seigneurs s'attarder même chez les paysannes, ils auront rarement de ces surprises. La femme, soit indifférence, soit manque d'éducation, soit absorption par les devoirs nouveaux qu'elle s'est créés, chaque jour s'éloigne davantage de ces fourneaux dont M^{me} Jeanne Schmalh condamne les exigences humiliantes. Oserai-je dire que j'en ai regret ? et que mon féminisme s'accommodait fort bien d'un pot-au-feu un peu surveillé, et que le latin que je prévois ne me fera pas oublier la soupe que je ne prévois plus ! Mais à quoi bon soupirer ! L'évolution des mœurs est fatale. Elle se fait à son insu. Il y a des entrepreneurs de cuisine, il n'y a plus de cuisinière ».

Le dimanche, on dîne au restaurant en famille. La buanderie est délaissée, le fuseau aussi : le fourneau va disparaître...

Que vont dire et que vont faire les apôtres de l'enseignement ménager ?

BIBLIOGRAPHIE

La maison Georg et Cie, à Bâle et à Genève, vient de publier un ouvrage remarquable, *La Suisse à travers les âges*, histoire de la civilisation, depuis les temps préhistoriques, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, par H. Vulliét, sur lequel nous désirons attirer l'attention de nos lecteurs et, en particulier, celle de nos autorités scolaires.

L'auteur s'est proposé « de faire connaître, outre les faits historiques, la manière dont les hommes d'autrefois ont vécu, de faire revivre le cadre dans lequel se sont déroulés les événements, de nous faire connaître non-seulement la personnalité morale de leurs héros, mais leur extérieur et leur milieu ». Ce livre est un tableau abrégé de notre vie sociale et artistique, depuis les premières lueurs de civilisation à la fin du XVIII^e siècle, une œuvre de vulgarisation, ornée de 853 figures, fort bien venues.

L'ouvrage coûte 27 francs. Il n'est donc pas à la portée de tous les professeurs et instituteurs ; mais il devrait être mis à leur disposition par les soins des bibliothèques circulantes, des bibliothèques populaires et celles de nos divers

collèges. Nous en recommandons vivement l'acquisition aux comités de ces utiles institutions.

Le Foyer domestique, cours d'économie, d'hygiène et de cuisine, par Mme Moll-Weiss, est édité par la maison Hachette, ce qui est déjà une garantie de sa haute valeur. Fondatrice d'une école ménagère à Bordeaux, Mme Moll expose à ses élèves, en vingt heures, tous les sujets qui intéressent les maîtresses de maison, d'une façon qui n'est point terre à terre, tout en restant pratique.

Ce manuel est un guide excellent pour les mères de famille qui se sentent parfois incapables de mener à bien leur lourde tâche ; elles y démèleront sans peine ce qui s'adapte à nos mœurs ou ce qui ne saurait convenir qu'à la France.

Après l'économie domestique, suivent de bons conseils sur les soins à donner aux tout petits ; par une pruderie de mauvais aloi, nous écartons encore ce sujet de nos programmes, ce qui est certainement un tort.

Le manuel se termine par un cours de cuisine si simple que les intelligences peu brillantes le comprendront sans difficulté.

Deux points à noter pour finir :

La crème à la vanille de Mme Moll peut étonner les cuisinières : pour un litre de lait, la recette n'indique que deux œufs, sans adjonction de maizena ni de fécule !

L'auteur attribue au mari la tâche de cirer les parquets le dimanche matin ; si la méthode est applicable aux maris de France, pour la paix de leur ménage, je ne saurais conseiller aux femmes suisses d'en user.

A. D.

Le choix d'une profession.

Bien des choses déjà ont été écrites sur ce sujet, bien des conseils donnés ; il y a place encore cependant pour l'observation suivante :

Prenez garde, dirons-nous, à la proportion qui doit exister entre le nombre des apprentis et celui des ouvriers (ou employés) et patrons réunis.

Un exemple nous fera comprendre.

Vous pensez à faire de votre fils un apprenti de banque.

Commencez par vous informer combien, dans la ville de X. que vous habitez, il y a en moyenne chaque année de jeunes gens qui terminent leur apprentissage ; d'autre part combien d'employés et de patrons prennent leur retraite ou s'en vont *ad patres* dans le même temps.

Dix apprentis sortants sont dix nouveaux employés à caser ; s'il n'y a que cinq places à leur offrir, cinq de ces jeunes gens auront perdu deux à deux ans et demi à suivre un apprentissage (et à travailler gratuitement) pour n'aboutir à rien. Car on ne peut compter comme une compensation suffisante l'espoir de se caser dans une autre branche, espoir souvent déçu dans la pratique et qui expose d'ailleurs le jeune homme à accepter sans contrôle ce qui se présente, parce qu'à cet âge *il faut* gagner sa vie.

Vous pensez peut-être qu'il suffit de quitter X. et d'aller à Y. ou à Z. pour trouver la place désirée. Réfléchissez que les mêmes circonstances s'y présentent. Si l'on totalise dans une certaine étendue de pays le nombre des places offertes et celui des places demandées, la proportion reste sensiblement la même.

Ce que nous venons de dire de la banque comme exemple s'applique également à tous les métiers et professions.

Il est triste de constater combien de jeunes gens et de jeunes filles sont poussés actuellement à faire l'apprentissage d'un métier qu'ils (ou qu'elles) ne pourront pas continuer ensuite ; leurs plus belles années sont ainsi perdues pour le seul profit de ceux qui savent ce que rapporte un bon apprenti.

C'est pourquoi nous nous sommes permis d'insister sur la proportion des apprentis par rapport aux places disponibles.

P. D.

PARTIE PRATIQUE

LANGUE FRANÇAISE

Degré inférieur.

Premières leçons sur le verbe et le pronom. (Suite.)

7. DEVOIR. — Actions faites par les élèves en sortant de la classe. — Les enfants sortent de l'école. Le garçon poli salue le maître. Les méchants élèves se poussent. Les petites filles bavardent. Marie reste en classe. Elle n'étudie pas.

Chercher les verbes et les sujets. — Mettre d'un côté les sujets au pluriel et les verbes qui les accompagnent : d'un autre, les sujets au singulier et les verbes. — Faire trouver simplement la règle d'accord.

GRAMMAIRE. — Quand le sujet est au singulier, le verbe est aussi au singulier ; quand le sujet est au pluriel, le verbe est aussi au pluriel. (Terminaison du verbe au pluriel, à faire remarquer.)

RÉCITATION — *Touche-Tout* (suite). —

Il prend épingle, aiguillette,
Tripote partout et furette,
Dérange et gâte sans repos.
Maman rangeait avec prudence
Sa lampe à globe de cristal ;
Mais sur sa chaise qu'il balance,
Louis s'agite, se tient mal
Et veut se baisser vers la table.

VOCABULAIRE. — Epingle, aiguillette, lampe, cristal, prendre, tripoter, fureter, ranger, balancer, s'agiter, se baisser.

8. Faire raconter à un élève ce qu'il fait pendant la matinée à l'école. Ecrire les réponses au tableau. — Exemple : Ce matin, je dessine, je calcule, je copie, etc.

Faire faire le même travail à un autre élève sur ses actions à la maison, à table, dans la rue, etc.

GRAMMAIRE. — Quand une personne parle de ce qu'elle a fait, elle emploie le pronom *je*. Le verbe employé avec ce pronom est à la première personne. (Faire remarquer la terminaison.)

DEVOIR. — Raconter par quelques petites phrases ce que chacun des élèves fait pendant la soirée.

LECTURE. — *Le matin* (Jeanneret, p. 27). — Après la leçon, faire relever les verbes, les employer à la première personne du singulier.

DICTÉE. — Une partie du texte lu et étudié.

9. N'y a-t-il qu'un élève qui étudie, qui calcule, qui dessine ? — Donc, toi, Emile, raconte, au nom de tes camarades, ce que vous faites à l'école. — Nous étudions, nous calculons, nous dessinons, nous écrivons, etc.

GRAMMAIRE. — *Le pronom nous*. Le verbe à la première personne du singulier. La terminaison.

DEVOIR puis DICTÉE. — Copier les petites phrases suivantes, puis indiquer la personne et le nombre des verbes : Dans la forêt, je coupe les branches, dit le bûcheron, je scie les sapins, je prépare les fagots. — Nous volons de fleur en fleur, racontent les papillons, nous allons de ci de là, nous profitons de la belle saison.

Faire remarquer la terminaison de la première personne du pluriel.

10. Faire interroger un élève par un de ses camarades sur tout ce qu'il fait pendant la récréation. Noter les phrases ; remarquer le pronom employé.

GRAMMAIRE. — *Le pronom tu.* Le verbe à la deuxième personne du singulier. La lettre terminale *s*.

DEVOIR. — Copier les phrases suivantes, souligner les verbes et marquer le sujet par la lettre *s*. — Le boulanger mélange la farine avec de l'eau. Il soulève la pâte, la frappe. Il la divise en pains. Tu regardes le boulanger. Nous achetons du pain. Mon frère et ma sœur mangent le pain de bon appétit. J'aime mon frère et ma sœur.

DICTÉE. — Les phrases ci-dessus après les avoir étudiées.

11. Faire dire par un élève à ses camarades ce qu'ils font le dimanche. Noter les réponses.

GRAMMAIRE. — *Le pronom vous.* — Le verbe à la deuxième personne du pluriel. La terminaison.

DEVOIR. — Copier les phrases trouvées par les élèves. — Exemple : Le dimanche vous vous habillez proprement, vous mettez vos habits neufs, vous allez au culte, vous priez Dieu. L'après-midi vous lisez un joli livre, vous vous amusez avec vos camarades, puis vous rentrez à la maison. Vous passez la soirée en famille. Enfin, à huit heures, vous vous couchez.

Faire souligner les verbes et remarquer la terminaison.

RÉCAPITULATION. — Rappeler les différents pronoms employés aux trois personnes du singulier et aux trois personnes du pluriel. Répéter les terminaisons des verbes aux différentes personnes.

DEVOIR. — Indiquer par cinq petites phrases les actions du cultivateur. — Le cultivateur laboure ; il herse ; il sème le grain. Plus tard, il fauche, puis moissonne. — Employer successivement les trois personnes du singulier et du pluriel.

RÉCITATION. — *Touche-Tout* (suite) (Deux leçons).

Ah ! quelle histoire lamentable !
La chaise glisse, il tend les bras ;
Entendez-vous le patatras ?
Tout à la fois tombe par terre :
L'huile, la lampe et son beau verre
Sont renversés, cassés, perdus.
La chaise et Louis par dessus
Font triste mine, on peut le croire ;
Car ce sot enfant, Touche-Tout,
Se fit bien mal, saigna beaucoup...
Et j'en connais plus d'une histoire.

VOCABULAIRE. — Relever puis apprendre les verbes et les sujets. Employer le même verbe à la première personne du singulier, puis du pluriel.

DEVOIR. — *Ce que fait le maçon.* — Le maçon taille les pierres. Il prépare le mortier. Il mélange le sable et la chaux. Il verse de l'eau. Il élève les murs. Il emploie le fil à plomb, le marteau, la pelle.

Le maçon, que taille-t-il ? Que prépare-t-il ? etc.

A quoi servent les mots *pierres, mortier, sable*, etc. ?

GRAMMAIRE. — *Le complément* est un nom qui accompagne le verbe pour en compléter l'action indiquée par le verbe.

Chercher les actions du ramoneur, du cordonnier, etc. Faire souligner les compléments.

Les élèves sont maintenant suffisamment préparés pour conjuguer des verbes de la première conjugaison au présent de l'indicatif.

Accompagner toujours les verbes d'un ou de plusieurs compléments.

Il est bon de faire remplacer quelquefois les pronoms *il* et *ils* par des noms masculins ; *elle* et *elles*, par des substantifs féminins.

E. S.

COMPOSITION

Lettres de Benjamin Franklin.

LETTRE A MISS HUBBAR A PROPOS DE LA MORT DE M. JOHN FRANKLIN

Philadelphie, 23 février 1756.

Je pleure avec vous. Nous avons perdu un très cher et précieux parent. Mais c'est la volonté de Dieu et de la nature que ces restes mortels soient laissés de côté, quand l'âme va entrer dans la vie réelle. Cette existence-ci est plutôt un état provisoire, une préparation à la vie, et un homme n'est complètement né que quand il meurt.

Pourquoi alors nous plaindriions-nous quand un nouveau-né apparaît parmi les immortels, quand un nouveau membre se joint à leur bienheureuse compagnie ? Nous sommes des esprits : si les corps nous sont prêtés pendant qu'ils peuvent nous procurer du plaisir, nous aider à acquérir la science ou à faire du bien à nos semblables, c'est par le fait de la bonté et de l'indulgence de Dieu. Quand ils deviennent incompatibles avec ces buts, qu'ils vous procurent de la douleur au lieu de plaisir, qu'ils constituent une gêne au lieu d'une aide et qu'ils ne répondent à aucune des intentions pour lesquelles ils furent octroyés, il est également bon et indulgent qu'un moyen nous soit donné par lequel nous nous en débarrassons. La mort est ce moyen. Nous-mêmes, en certains cas, acceptons une mort partielle ; si nous souffrons d'un membre douloureux qui ne peut être guéri, nous le faisons enlever. Celui qui se fait arracher une dent s'en sépare librement, puisque la douleur part avec la dent, et celui qui abandonne tout son corps échappe à toutes les souffrances et à toutes les possibilités de souffrances et de peines auxquelles il était exposé.

Notre ami et nous étions invités à une partie de plaisir qui doit durer éternellement. Sa place a été prête d'abord et il est parti avant nous. Nous ne pouvions partir ensemble, et pourquoi vous et moi nous en désolerions-nous, puisque nous devons le suivre de près et que nous savons où le retrouver ?

Adieu.

B. FRANKLIN.

NOUVELLE MANIÈRE DE PRÊTER DE L'ARGENT

Paris, 22 avril 1784.

Je vous adresse un billet pour dix louis d'or. Je ne prétends pas vous faire don de cette somme, je vous la prête seulement.

Quand vous rentrerez en votre pays, vous ne manquerez pas de rétablir vos affaires, ce qui vous permettra de payer toutes vos dettes à un moment donné. Dans ces conditions, quand vous rencontrerez un honnête homme dans une détresse semblable à la vôtre, vous me rembourserez la somme en la lui prêtant, et vous lui recommanderez de se libérer de la dette par la même opération, quand il le pourra, et quand il rencontrera quelque misère.

J'espère que cette somme passera ainsi par bien des mains sans être arrêtée par un fripon. Ceci est un truc à moi pour faire beaucoup de besogne avec peu d'argent. Je ne suis pas assez riche pour dépenser beaucoup en bonnes œuvres, je dois donc me borner et faire le plus que je puis avec le peu que j'ai.

B. FRANKLIN.

COUPE

Jupon avec ceinture ronde.

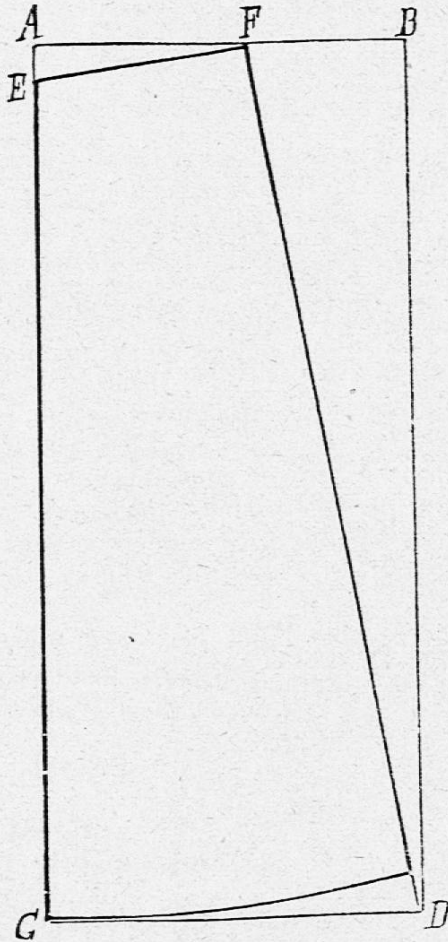
Les mesures nécessaires pour le tracé de ce patron sont : 1. Tour de taille. — 2. Longueur devant. — 3. Longueur de côté. — 4. Longueur derrière.

Lé de devant.

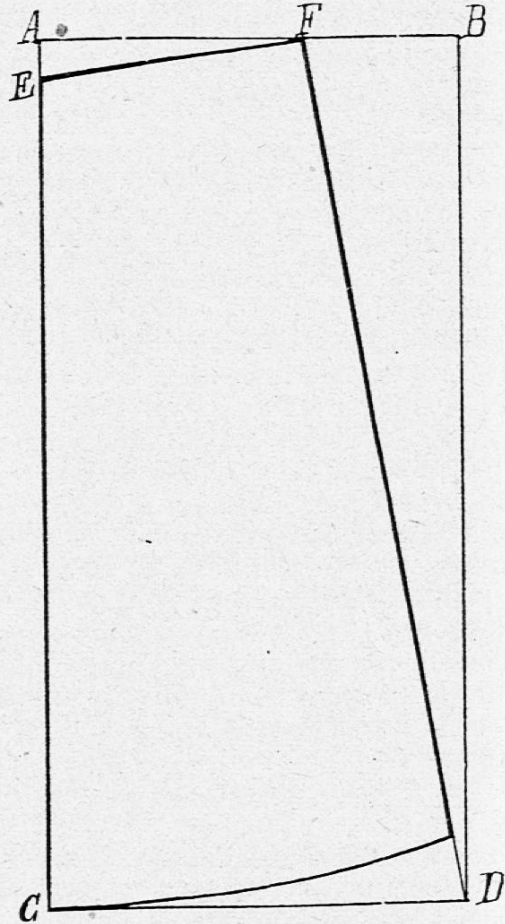
Tracer un rectangle A B C D ayant pour largeur 35 cm. et pour hauteur la deuxième mesure plus 2 cm.

E. Au-dessous de A busquer 2 cm., marquer E et tirer une oblique de E à F.
 E F. Distance égale au $\frac{1}{5}$ du tour de taille, plus 3 cm.
 F D. Sur la ligne oblique F D mesurer la deuxième mesure et de ce point arrondir légèrement jusqu'au point C.

Lé de devant.



Lé de côté.



Lé de côté.

Tracer un rectangle A B C D ayant pour largeur 40 cm. et pour hauteur la troisième mesure plus 2 cm.

E. Au dessous de A busquer 2 cm., marquer E.

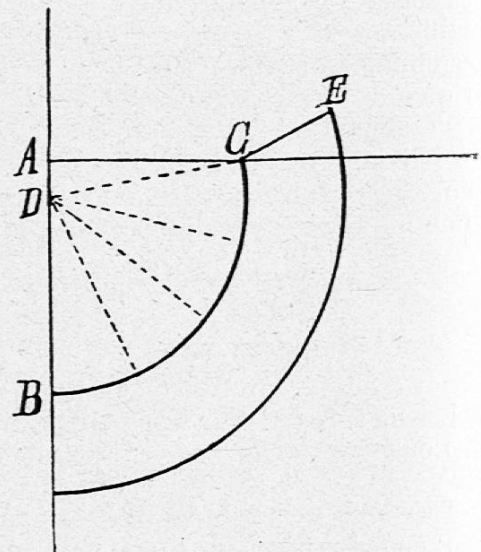
E F. Distance égale à la moitié du tour de taille, moins 6 cm.

F D. Sur la ligne oblique F D, mesurer la quatrième mesure et de ce point arrondir légèrement jusqu'au point C de 2 à 3 cm.

Lé de derrière.

Largeur entière de l'étoffe en lui donnant comme hauteur la quatrième mesure plus 2 cm. Une ouverture de 20 à 25 cm. se fera juste à la moitié de la largeur. Soutenir

Ceinture ronde.



Echelle $\frac{1}{10}$.

légèrement les lés de devant et de côté sur la ceinture ronde et donner le restant de l'ampleur en arrière.

Etoffe nécessaire : 4 m. étoffe de 80 cm. de largeur, avec volant en biais. Donner comme ampleur au volant une fois et demie le tour de la jupe.

Ceinture ronde.

A. Tracer un angle droit.

A B. Distance égale au $\frac{1}{3}$ du tour de taille entier.

A C. Distance égale à A B, moins 2 cm.

Lorsque ces deux points sont indiqués, on forme le rond de la taille à l'aide d'un compas en plaçant le centre 2 cm. plus bas que l'angle A, au point D.

Pour donner l'ampleur en arrière, point E, on ressortira de la ligne de cadre la moitié de la hauteur de la ceinture, à laquelle on donnera comme largeur 5, 7, ou 10 cm.

(L'Ecole professionnelle.)

VARIÉTÉ

Dans nos Alpes.

Récit à nos enfants.

L'aurore naît derrière le sombre massif du Grand Muveran. Déjà les Dents du Midi parent de coiffes rosées leurs sept cimes blanches. En bas, au pied des bois, la vallée du Rhône dort encore sous son voile de brume, ignorant les beautés du levant. Dans un ciel pur s'éteignent peu à peu les étoiles, et le vent froid du matin fait poudroyer jusqu'au milieu de la clairière la neige qui drape la forêt. Blotti auprès de trois grands sapins, le chalet s'éveille. Par la large cheminée, — surmontée de deux grosses pierres moussues — la fumée s'échappe en légères spirales, annonçant qu'il y a des êtres vivants dans la solitude de ce pâquis alpestre. Bientôt, l'huis de chêne tourne en pleurant sur ses gonds rouillés et une fillette, une blondine aux cheveux en broussailles, apparaît sur le seuil et regarde attentivement les montagnes qui dessinent leurs sommets sur le ciel hyalin.

— Il fait beau temps ! Tant mieux, Jean ! Nous pourrons aller à l'école.

— Quel bonheur, Rose ! Alors je me débarbouille !

Et un espiègle mioche d'une dizaine d'années, — le frerot, — s'élance hors de la cuisine et vient plonger sa tête et ses bras dans l'eau glacée de la fontaine. La sœur en fait autant : c'est la toilette du matin ! Ah ! les belles joues rouges au sortir de ce bain !

Rose suspend le coquemar à la crémaillère ; le frerot, à genoux devant le foyer, les coudes sur un des chenets, souffle sur le feu pour l'attiser. Mais le cotret ne veut pas flamber.

— « Ça souffle de bise », dit la grand'mère qui vient d'entrer. « Mets-y » des coquilles.

Jean va chercher quelques poignées de belles coquilles de noix qui répandent encore des arrière-senteurs de « grumailles ». Grand'mère a mis le sachet de café dans l'eau bouillante, ... le lait crémeux fume sur la table... On déjeune lestement, car les enfants vont partir pour l'école.

L'école ! C'est bien loin ; tout un voyage ! Plus d'une heure à marcher sur la sente glissante, à travers la forêt. Il en faut du courage à ces petits écoliers pour aller aussi loin quérir l'instruction ! Mais ils aiment tant leur école ! Que ne feraient-ils pas pour y aller ? La classe commence à dix heures ; chacun apporte avec soi son petit repas qu'on mange assis sur les tables ou sur le plancher, autour du fourneau. Et, à trois heures, les enfants regagnent leurs demeures où ils ont juste le temps d'arriver avant la nuit.

Jean et Rose sont prêts à partir. Leur livre sous le bras, leur petite besace de toile bien garnie de pain, de fromage, de saucisson, ... en route ! la neige crie

sous les sabots, le vent fait piquer les oreilles et le bout des doigts, mais qu'importe ! On court, on rit ; gaiement on s'enfonce dans l'épaisseur de la forêt, sous les sapins chargés de neige. De temps en temps, le sentier traverse une clairière où fume un chalet, ... puis la forêt devient plus sombre et plus solitaire. Rose et frerot marchent vite en cet endroit, car c'est là que grand-père — alors qu'il était tout jeune — a vu un loup.

— Moi, je n'aurais pas peur, si je rencontrais un loup, dit toujours en passant en cet endroit Jean à sa sœur. Je lui planterais mon couteau entre les deux yeux !

— Brr.... ! frissonne Rose, ... et la fillette presse encore davantage le pas, entraînant frerot par la main...

— Hou !... hou !...

Derrière les enfants, la forêt sinistrement résonne.

— Hou !... hou !...

Ils tressaillent. Jean serre dans ses doigts la main tremblante de sa sœur.

— Le loup !

— Hou !... hou !...

— Mais non, ce n'est pas le loup, reprend Jean. Grand-père fait une voix bien plus forte quand il l'imité. Ce n'est pas le loup.

— Non ! c'est la folle ! dit Rose encore plus effrayée en se blottissant contre son frère.

— Nanine ! La folle !

Et les deux enfants, n'osant plus bouger, regardent s'avancer sur le sentier la folle, une grande fille de dix-neuf ans, sans coiffure, vêtue à demi et les cheveux en désordre.

C'est l'effroi de tous les bambins de la contrée, cette brune aux yeux égarés, au visage presque joli, mais affreusement farouche. Venue on ne sait d'où et recueillie par quelque famille de montagnards des environs, elle passe la plus grande partie de ses journées à errer dans la montagne, dinant dans un chalet, goûtant dans un autre, ne pouvant se plier à aucune discipline. Elle n'est pas méchante, mais sauvage au possible, cherchant à causer seulement aux enfants qui, — effrayés par l'étrangeté de ses paroles et de ses manières — la fuient aussitôt.

— Hou !... hou !... Bonjour, mes petits ! Avez-vous peur du loup ? Hou !...

Les enfants la regardent étonnés et effrayés. Ni l'un ni l'autre n'ose répondre, et la peur les fait frissonner.

— Hou !... hou !... Je suis le loup et je veux vous manger : j'ai faim !

Rose se fait toute petite ; mais Jean reprend son sang-froid :

— Tu ne sais pas hurler comme les loups. Ils font : houou !... houou !

Le garçon, en imitant la bête fauve, se rapproche de la fille et crie si fort que la pauvre folle elle-même a peur et recule d'un pas.

— J'ai faim, bien faim, reprend-elle.

— Tu n'as pas déjeuné ? demande Jean.

— Non ! Le loup a faim, bien faim !

Touchée de compassion, Rose ouvre son sac de toile, en retire son pain et son saucisson et tend le tout à la jeune fille, qui accepte avec un sourire de profonde satisfaction

— Merci, petits anges !... Hou !... hou !...

Et, en courant, Nanine disparaît bientôt au détour du sentier. Les petits restent encore immobiles quelques instants ayant de la peine à se remettre de la frayeur que leur a causé cette apparition. Puis ils reprennent leur route d'un pas rapide, se retournant presque à chaque pas pour s'assurer que la folle ne revenait pas. Enfin, ils approchent du hameau et osent ralentir leur marche. Voilà la scierie, au bord du ruisseau. Mais tout travail est arrêté, l'eau ayant gelé dans le

biez. Sur la pente blanche, une douzaine de chalets noircis s'étagent autour d'une ruelle rocailleuse. Au milieu, une bâtisse, — en bois également — mais un peu plus grande que les autres, sert de collège. Sur la galerie, les écoliers, en attendant l'heure de la classe, se signalent à l'avance l'arrivée des élèves demeurant loin du hameau.

— Voilà Rose et Jean qui n'ont pas eu peur de la neige !

— On a rencontré la folle, crie Rose à ses camarades.

— Nanine ? Où ?

— Dans le bois !

— Dans le bois ! Quelle horreur !

Et chacun écoute le récit des nouveaux venus.

Il n'est que deux heures de l'après-midi et pourtant il fait presque nuit dans la classe. Depuis midi, de gros nuages sombres et bas ont obscurci le ciel et voilé les sommets. Maintenant, un vent violent fait grincer les volets et vient geindre dans la cheminée. La rafale augmente : tout annonce une tempête de neige. Le maître, inquiet, inspecte le ciel depuis la fenêtre.

— Il vaut mieux que les élèves qui viennent de loin partent maintenant, car nous aurons de la neige bientôt.

Une douzaine d'enfants, demeurant tous dans des directions différentes, quittent la salle pour gagner au plus vite leurs chalets.

Rose et Jean cheminent de nouveau sur le sentier. Le vent glacial fouette leur visage et ne leur permet d'avancer qu'avec peine. Le ciel devient de plus en plus noir et déjà la danse des flocons commence. Dans la forêt, on ne voit presque plus clair ; le tapis blanc qui recouvre les sapins ne permet pas au demi-jour de percer l'épaisseur de la futaie. La neige tombe de plus en plus fine et serrée et masque la vue à deux pas. Toute trace de sentier a déjà disparu : les enfants ne voient plus que du blanc, ... partout du blanc. Ils ne reconnaissent même pas, sous leur robe de neige, les troncs des arbres qui leur sont familiers et qui pourraient les diriger dans leur marche. Et Jean et sa sœur ont bien faim, car le dîner a été maigre aujourd'hui. Ils marchent, ... ils marchent. Mais plus ils avancent, moins ils reconnaissent les lieux. Le vent soufflé avec toujours plus de rage, la forêt est de plus en plus sombre et ils enfoncent jusqu'à mi-jambes dans la neige nouvelle. Rose pleure sur l'épaule de frerot qui a perdu tout courage.

— Nous nous sommes égarés, Jean ?

— Et le café chaud qui doit déjà fumer sur la table ! Je suis sûr que grand-mère nous attend.

— Qu'allons-nous faire ?

— Pour moi, je ne puis pas aller plus loin maintenant : je suis trop fatigué, j'ai trop froid. Reposons-nous un instant.

Et les deux enfants, bien serrés l'un contre l'autre, se blottissent, assis sur la neige, au pied d'un gros sapin et se mettent à pleurer bien fort. Peu à peu, la neige les recouvre de son linceul si beau blanc, ... mais si froid...

Au lointain, la forêt résonne.

— Hou !... hou !... hou !...

Les enfants ont un tressaillement dans leurs membres déjà gourds.

— Hou !... hou !...

Jean, détachant d'autour de son cou les bras glacés de sa sœur, se lève brusquement, fait un porte-voix de ses mains et appelle.

— Nanine ! Nanine !

Bientôt, au milieu des tourbillons de neige, la folle apparaît, entièrement blanche, s'aidant dans sa marche d'un gros bâton noueux.

— Ils ont froid, pauvres petits anges ! Je le savais bien. J'ai tant couru !

— « Tu sais le chemin », Nanine, pour aller « chez nous » ?

— Oui, « c'est tout droit », tout là bas, là bas !
En parlant, elle étend le bras un peu dans toutes les directions, sans rien préciser.

— Bien loin ?

— Oui, bien loin ! Là-bas ! tout là-bas !

— Tu veux nous conduire ?

— Oui, petits anges, parce que vous m'avez donné du pain, ce matin. Ah ! j'ai couru ! J'ai vu la neige... Ils ont tant froid, pauvres petits !

Dans l'azur de ses yeux hagards perlent des larmes. Elle enlève de ses épaules l'unique fichu qui les protège contre l'âpreté de la bise et enveloppe Rose qui, étonnée, effrayée encore, se laisse faire sans rien dire.

— Venez, les agneaux ! Le loup n'est pas méchant... Hou !... hou !...

Après avoir pris les deux enfants par la main, elles les entraînent à pas précipités à travers l'obscurité croissante de la forêt. La solitude du bois est encore plus grande qu'à l'ordinaire : les oiseaux, transis dans leurs nids, se sont tus et l'on n'entend plus le bruit des sabots qui s'enfoncent dans la neige nouvelle. La folle — avec la sûreté que lui donne sa grande habitude de la montagne — conduit les deux petits au toit paternel à travers la tempête... Nanine, la méprisée de tous, la pauvre abandonnée, est aujourd'hui l'Ange gardien.

Le père a quitté le chalet ; — depuis bientôt une heure, il est parti, prenant le sentier du hameau, pour aller à la rencontre des enfants qui décidément sont bien en retard ce soir. Il craint quelque malheur, car la rafale est terrible. Dans la forêt, il court, il cherche, il appelle... Sur le seuil de la maison, grand'mère, en tortillant entre les doigts son vaste tablier de cretonne, regarde inquiète le sentier.

— Quel temps ! Que le Bon Dieu les protège ! Pourvu qu'ils ne se soient pas perdus dans le bois !

Des voix joyeuses retentissent.

— Grand'mère !... grand'mère !...

Et bientôt, presque à l'opposé du sentier, le petit groupe débouche dans la clairière. La bonne vieille court à eux.

— Mais d'où venez-vous, pauvres enfants ? Avec Nanine ? Comment ?

— Oh ! oui, elle est bien gentille, bien gentille, Nanine. Viens boire le café avec nous, dit Jean, en entraînant la jeune fille par la main.

Nanine s'est arrêtée et regarde fixement la grand'mère. Sur son front se creusent des rides profondes, ses yeux prennent une expression dure et sauvage.

— Hou !... hou !... Je veux te manger !... Hou !... J'ai faim.

La vieille montagnarde recule comme épouvantée et cherche à attirer à elle ses « chéris ». Mais le regard de la folle redevient doux ; de nouveau des larmes voilent ses yeux et elle regarde ses protégés avec une profonde compassion.

— Ils avaient tant froid, pauvres petits anges ! Ils m'ont donné du pain !

Puis, prenant subitement une résolution, elle leur tourne le dos et, en courant, regagne la forêt et disparaît dans l'obscurité du taillis. Pendant quelques instants, on entend sa voix toujours plus lointaine.

— Hou !... hou !... hou !...

Puis, sur l'alpage, c'est le silence, ... le silence profond des nuits d'hiver.

PAUL-E. MAYOR.

— N'est-ce pas, brigadier, qu'on écrit Hercule avec un H ?

— Imbécile ! Vous ne connaissez donc pas ce qui sert d'emblème au dieu de la force ?

— Si fait, brigadier, c'est une massue.

— Eh bien donc ! âne que vous êtes !... il n'y a pas d'Hache !